

Germain, à Paris. Après ces mois de solitude et d'angoisse, je me plongeai dans une saison de gaité parisienne avec plus de vivacité que jamais.

Le fameux sculpteur Rodin était à cette époque, la coqueluche de la haute société parisienne. Le roi Edouard VII l'avait mis à la mode. Après l'avoir visité quelquefois dans son atelier de la rue d'Assas, je l'invitai à un dîner où je réunis les plus jolies femmes du monde. Rodin m'en sut gré, car après une longue conversation sur la divinité du plastique féminin, il me dit avec ferveur: "Comtesse, vous allez poser pour moi. Vous le devez à l'art car je n'ai de ma vie vu figure si belle et si parfaite." J'acceptai cette invitation avec empressement et me rendis à son atelier au jour fixé. Je posai nue. Après deux séances, l'oeuvre fut terminée et exposée au Salon sous la simple légende: "Etude d'une jeune femme." Il reproduisit si bien mes traits—chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, croyant que par délicatesse, il ne détaillerait pas ma figure—que le Tout-Paris me reconnut.

Mon mari, intrigué, m'accompagna une après-midi au Salon et devant le marbre si ressemblant, s'écria: "Folle que vous êtes, vous m'avez volé tous mes droits de propriété!" — "C'est l'art, répondis-je; Pauline Bonaparte n'a-t-elle pas posé pour Canova?"

Je connus un peu après l'enfante d'Espagne Eulalie, tante du roi Alphonse, qui représentait son pays à l'Exposition de 1892. Grande admiratrice de Rodin, fervente de l'art, elle me présenta au peintre italien Boldini qui me voulut pour modèle. Il fit de moi plusieurs portraits et études.

Je partis alors pour l'Italie, en compagnie de mon mari, qui compte à Ro-

me et à Florence de très intéressantes relations. Je fis dans la vieille capitale chrétienne la connaissance du prince Massimo, chef de cette ancienne famille romaine qui se réclame de Fabius Maximus. Il me détailla étrangement.

"J'ai votre portrait, me dit-il." En effet, sur le manteau d'une cheminée reposait cette fameuse toile que l'artiste Boldini ne voulut jamais me céder et dans laquelle il mit tout son art diabolique et mystique à la fois. J'étais irritée contre le peintre pour son manque de tact et consolée en même temps de savoir mon portrait en de si bonnes mains.

Un abîme se creusait toujours plus profond entre moi et mon mari. Pour éviter de disgracieuses querelles domestiques, je me pris à voyager dans les Indes. A mon retour, je revis le comte Roger de Martinprey, un jeune noble charmant qui me plut vivement. Je divorçai en Suisse. Le comte de Pourtalès m'accordait une généreuse pension de 300,000 francs par année.

J'annonçai mon mariage avec le comte de Martinprey, pour suivre la coutume française. La mère de mon fiancé s'y opposa, mais les tribunaux nous donnèrent gain de cause et la cérémonie fut célébrée en grandes pompes. La famille de mon mari retrace des ancêtres qui participèrent à la première croisade. C'est une des plus vieilles et des plus riches de France.

—o—

Un homme se sent toujours une âme de génie lorsqu'il parle à une jeune fille qui ne lui répond que par, oui, non, c'est merveilleux, etc.